



Reprendre en main sa mission éducative et sociale

Charles Caouette

Professeur
Département de psychologie
Université de Montréal

Par rapport aux très nombreux changements que le collégial a dû subir au cours des dernières années, il nous faut non seulement prendre un peu de recul, il nous faut surtout développer une vision globale. Nous ici, comme le reste de l'humanité, d'ailleurs, sommes en train de vivre des bouleversements très profonds, sur à peu près tous les plans.

Mais ces changements, nous ne devons pas les subir et tenter de nous y adapter le mieux possible, nous avons à y participer activement. Nous avons à les influencer. Nous avons même à les choisir, et à les faire nous-mêmes dans notre propre activité professionnelle. Il y a des milliers de jeunes qui ont besoin de nous maintenant, des jeunes sur qui nous pouvons avoir, et sur qui nous avons de fait, une influence déterminante.

LA MISSION ÉDUCATIVE ET SOCIALE

Comme toute autre institution d'enseignement, il est prioritaire et urgent que le collégial revienne à l'essentiel, c'est-à-dire à sa mission éducative et à sa mission sociale.

Pour cela, il faut une vision globale, il faut une philosophie d'éducation. Il faut que chaque cégep retrouve une âme. Et cela, c'est la responsabilité individuelle et collective de tous et de chacun, enseignants, professionnels non-enseignants, adminis-

trateurs locaux, régionaux et provinciaux. Et retrouver une âme, c'est une tâche à laquelle nous devons, beaucoup plus et beaucoup mieux que nous le faisons maintenant, associer les jeunes eux-mêmes, les élèves de nos collèges.

Au cours des dernières années, j'ai participé à de nombreuses journées pédagogiques, à de nombreux colloques et congrès, dans des commissions scolaires, dans des cégeps et dans des universités, auprès de directeurs généraux de commissions scolaires, d'officiers supérieurs du ministère de l'Éducation, de corporations et d'associations professionnelles.

Presque partout, le même constat : nous ne prenons presque jamais le temps de parler des jeunes, des élèves, de ces personnes que nous avons pour mission de former, d'instruire et d'éduquer. Même dans les écoles, les professeurs reconnaissent qu'ils n'ont pas le temps de parler des jeunes et de tenter de mieux les connaître. Toujours, il est question de règlements pédagogiques, de nouvelles normes administratives, de nouveaux programmes, de matériel didactique, d'évaluation, de bulletins, de mesures disciplinaires, et même de décrochage et de violence.

Quand parlons-nous des jeunes, de leurs besoins à eux, de leurs aspirations, de leurs intérêts, des questions qu'ils se posent, de leur mal de vivre, de leur « indifférence généralisée » devenue leur moyen d'adaptation et d'autodéfense ? La plupart du temps, que faisons-nous ? De quoi parlons-nous ? De quoi « négocions-nous ? »

Pourtant ce n'est pas d'un programme, d'une discipline, de dossiers que nous sommes d'abord responsables, mais d'êtres humains en croissance, d'êtres humains en développement, d'êtres humains qui ont besoin de nous pour atteindre la vraie mesure de ce qu'ils peuvent devenir. Les jeunes sont plus intelligents, selon certaines recherches, mais est-ce que notre pédagogie fait appel à leur intelligence et cherche à la développer ? Être intelligent, c'est surtout bien se servir de son intelligence.

Il ne s'agit pas de nier l'importance des contenus que nous tentons de faire acquérir, mais d'utiliser le mieux possible ces contenus comme moyens d'atteindre les véritables objectifs de l'éducation, à savoir développer des êtres humains, c'est-à-dire :

- > des individus intelligents, capables d'apprendre, de comprendre, de penser, de réfléchir, de résoudre des problèmes, de créer et de méditer ;*
- > des individus responsables et autodisciplinés, capables de se prendre en main et capables de prendre des responsabilités individuelles et collectives ;*
- > des individus capables de coopération, d'échange, de partage, d'interdépendance, de respect, d'amitié et de tendresse ;*
- > des êtres humains en santé physique, mentale et spirituelle, heureux de vivre et, un jour, de donner la vie.*

C'est la mission éducative et sociale qui devra aussi nous redonner la foi et l'enthousiasme qu'il nous faut ressentir

(et même créer, ne serait-ce que pour notre santé mentale), que les jeunes ont besoin de « voir » en nous, et sans lesquels nous ne pouvons être de véritables éducateurs. Je parle toujours d'éducateurs, plutôt que d'enseignants ou de professeurs, je fais d'ailleurs la même chose à l'université. Ma tâche première et essentielle est de former des êtres humains aussi compétents que possible, mais également aussi humains, vrais et authentiques que possible.

UNE VRAIE RÉFORME

Quand allons-nous cesser de chercher à faire des individus uniformes, des robots productifs, rentables et compétitifs ? Quand allons-nous cesser d'inquiéter, de stresser les jeunes et leurs parents, de les décourager avec les exigences toujours croissantes des entreprises et des nouvelles technologies, avec les perspectives toujours plus sombres du marché du travail, avec les menaces de pauvreté, de chômage, de marginalisation et de dévalorisation ?

Quand nous déplorons que nous avons l'un des plus hauts taux de décrochage chez les jeunes, autant au collégial qu'au secondaire, quand nous déplorons aussi que nous avons l'un des plus hauts taux de suicide chez les jeunes, le suicide étant maintenant devenu leur première cause de mortalité, reconnaissons que nous n'avons pas les mains aussi nettes que nous voudrions le croire. Même si c'est, soi-disant, pour exiger des jeunes plus d'efforts et de discipline et, surtout, de meilleures performances, (peut-être avant tout pour notre propre satisfaction, pour notre image publique et celle du cégep), ce n'est pas sans conséquences graves que nous leur faisons peur, que nous détruisons leurs rêves, et que nous leur faisons perdre confiance en eux-mêmes, en leurs propres ressources et en l'avenir.

Adopter comme objectif premier et fondamental de notre mission éducative le développement d'êtres humains aussi vrais et complets que possible implique une réforme majeure de la pédagogie collégiale. Et cette réforme en profondeur, plus urgente que jamais, ne viendra pas du Ministère. Elle ne peut se faire que par nous,

par chacun de nous. C'est sur deux plans, en particulier, que doit se faire cette réforme : celui de la relation éducative et celui de la signification.

La relation éducative

Il ne s'agit pas d'une relation affective, ni d'une relation thérapeutique. Il s'agit du canal, du réseau de communication qui doit s'établir entre une personne et une autre ou un groupe, à travers lequel s'établit une influence qui est d'ailleurs réciproque. Pour moi, la relation éducative, c'est une relation professionnelle à travers laquelle l'éducateur met son pouvoir (pouvoir de compétence, pouvoir personnel et institutionnel) au service du processus de croissance de l'éduqué. Il y a un pouvoir réel, une responsabilité qu'assume l'éducateur.

Pour illustrer cette définition, je recours parfois à un exemple. Si par un matin très froid, le moteur de ma voiture refuse de démarrer, je peux recourir à deux types d'aide. Il y a d'abord la dépanneuse qui peut venir à mon secours, elle prend ma voiture « sur son dos » et elle la dépose plus loin. J'ai, certes, fait un bout de chemin, mais dès que la dépanneuse me dépose, me voilà de nouveau immobilisé et en attente d'une autre aide. Il y a une autre sorte d'aide que je peux recevoir, c'est celle de quelqu'un qui vient sur-énergiser (booster) ma batterie et remettre mon moteur en marche. Cette fois, je reprends le contrôle de la situation, je prends le volant et je peux me rendre là où je veux aller.

Il m'apparaît que beaucoup d'enseignants se comportent comme des dépanneuses : ils prennent à leur charge les élèves, les amènent, un peu bon gré mal gré, d'un niveau à un autre, et les déposent ensuite, en attendant que quelqu'un d'autre les prenne à leur charge et les amène là où quelqu'un d'autre a décidé qu'ils devaient se rendre. Le véritable éducateur est, selon moi, est un « sur-énergiseur » : il met son pouvoir au service de l'autre, le remet en mouvement, il lui permet de se rendre, de lui-même, là où il a décidé d'aller ; il l'aide à devenir ce qu'il a lui-même décidé de

devenir. C'est ce type d'aide favorisant l'autonomie que je qualifie de relation éducative.

Cette relation éducative est, cependant, extrêmement exigeante :

- elle exige authenticité et disponibilité car il faut être engagé de tout son être, selon toutes ses dimensions dans une interaction vraie avec l'autre – à qui l'on donne et de qui l'on reçoit énergie, stimulation et pouvoir de croissance ;
- elle exige des conditions particulières de mise en place et d'entretien (ratio professeur-élèves raisonnable, disponibilité, ouverture d'esprit et réelle capacité d'écoute, de communication et de partage).

La relation éducative est le meilleur (si non le seul) médium d'éducation, mais encore une fois, il faut investir le temps et l'énergie nécessaires pour créer et maintenir cette relation. Voilà une condition de travail professionnel qu'il faudrait négocier en priorité.

Sur le plan de la simple transmission du savoir, des machines, des ordinateurs, des logiciels peuvent nous remplacer plus efficacement et plus économiquement. Il y a d'ailleurs beaucoup de jeunes qui, lors d'un forum sur l'éducation, ont demandé que leurs professeurs soient remplacés par des ordinateurs, plus calmes, plus patients et plus « interactifs » ! Mais éduquer, c'est beaucoup plus que transmettre des savoirs.

Si les cégeps et les écoles secondaires et primaires ont tellement perdu de leur âme et provoquent autant de démotivation et de décrochage chez les jeunes, et autant de burn out chez les enseignants, c'est que ces derniers ont cessé d'être des éducateurs et qu'ils ont relégué au second ou au dernier plan la relation éducative.

La signification

Dans une émission de la série Option éducation, présentée naguère à Radio-Québec et qui avait pour titre Les jeunes

sont-ils paresseux ?, on découvre que les jeunes n'aiment pas trop l'effort mais, surtout, qu'ils ne font aucun effort, si ce qu'on leur propose ou leur demande n'a aucun sens vrai. Les jeunes ne « jouent plus le jeu », comme on l'a peut-être fait nous-mêmes pendant longtemps à l'époque...

Ils ne veulent pas faire que des choses agréables (on a parfois mal compris et mal interprété la motivation intrinsèque), mais ils refusent les choses qui n'ont pas de signification. Bien sûr qu'il s'en trouve quelques-uns pour ne travailler que pour la note et les renforcements affectifs et sociaux, mais, pour la majorité, ils ne travaillent que pour ce qui a du sens, et un sens qu'ils comprennent.

La signification permet une véritable démarche d'acquisition et d'intégration. C'est là que se fait le multi- ou le transdisciplinaire. Il est urgent qu'à tous les niveaux d'enseignement, du primaire à l'université, on passe :

- d'une pédagogie de transmission à une véritable pédagogie d'acquisition du savoir ;
- d'une pédagogie de simple mémorisation du savoir à une pédagogie d'intégration véritable du savoir.

Notre tâche d'éducation ne consiste pas à tenter d'expliquer, de faire comprendre et de faire mémoriser un savoir qui ne rejoint ni les questions ni les besoins des jeunes, un savoir qui ne leur servira au fond qu'à passer des examens, pour obtenir ce « papier » dont on a décidé qu'ils en avaient besoin. Notre rôle est d'amener les jeunes à bien se poser des questions, à les guider vers le savoir, à les aider à découvrir le savoir. Notre classe doit devenir un lieu de création collective d'un savoir qui a du sens, d'un savoir qui rend plus intelligent, c'est-à-dire qui rend capable d'apprendre, qui donne le goût d'apprendre davantage, qui rend le jeune conscient de ses ressources et de ses capacités.

Cette pédagogie nécessite toutefois, de la part des enseignants, un vrai désir de concertation et un véritable travail d'équipe. Et la chose ne va pas de soi, loin de là.

Mais, sur cet individualisme « dramatique » de notre façon d'enseigner, nous avons un pouvoir réel. Si nous décidons, d'une part, d'opter pour l'initiative, la créativité et l'autonomie responsable plutôt que pour la sécurité. Si nous décidons, d'autre part, de nous engager collectivement dans les changements à faire plutôt que de nous plaindre du statu quo et de nous y résigner comme si nous en étions les malheureuses victimes.

CONCLUSION

Nous vivons une période particulièrement difficile de notre histoire. Nous avons plus d'information qu'autrefois sur ce qui se passe dans le monde. C'est peut-être pourquoi il me semble qu'il n'y a jamais eu, sur l'ensemble de notre planète, autant de stress, de détresse, de maladies psychosomatiques et de violence sourde, généralisée et même sauvage, que présentement. Les changements que nous vivons pourraient nous mener à une façon différente de vivre et de travailler, à une façon plus harmonieuse, plus respectueuse, plus conviviale de nous comporter et de vivre ensemble. Nous avons les moyens, les ressources, les savoirs, les techniques et les outils pour passer d'une préoccupation prioritaire de survie ou de production-consommation à une préoccupation majeure et dominante de respect, de partage, de coopération et de tendresse, à une préoccupation majeure et dominante de qualité de vie et de joie de vivre.

Mais cette transition ne peut se faire sans nous, sans une éducation différente des jeunes et de tous les peuples, sans la contribution spécifique de chacun de nous à cette éducation. ▣